

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14



La Vierge à l'enfant.
Gravure sur bois du XV^e siècle.

Elles ne s'en plaignent jamais mais Vous voyez bien que même si elles voulaient pleurer elles n'en auraient pas le temps, pas plus qu'elles n'ont celui de dire un Pater.

Et maintenant elles doivent bien penser à ce qui ce passe chez elles, aux petits souliers qu'elles ne garniront pas et au Gloria que d'une voix majestueuse entonnera le chantre de minuit.

Elles pensent à cela, en redressant leur corps très las, et vraiment leur fatigue en redouble.

Aussi mon Dieu qui avez déjà permis la Communion des Saints donnez-nous aussi la réversibilité des peines.

Ce n'est pas que nous soyons meilleures ou plus fortes mais nous sommes encore capable d'ajouter à notre fardeau, de prendre, nous qui ne pouvons donner.

Nous avons été habituées aux cadeaux de Noël et si pauvres que nous soyons nous voudrions en faire comme les autres années.

Alors laissez-nous puiser dans ces âmes lasses et y mettre un peu de cette paix dont Vous nous avez donné la connaissance : nous avons l'inalienable joie de la beauté du ciel, cela compte dans la vie d'une prisonnière.

En souvenir de cette naissance, lointaine dans le temps, mais si proche dans nos cœurs, accordez-nous cette grâce. Nous savons bien que nous serons généreusement payées comme l'ont été les ouvriers de la vigne divine qui n'avaient pas mérité grand chose.

Notre salaire humain, mettez-le aujourd'hui dans la paix et la joie de tous ceux qui au loin vont adorer l'Enfant que Vous avez donné aux hommes.

Lucienne Laurentie

4^e P. 4616

Quarante ans après en Californie

Que peut signifier la guerre de 39-45 pour la jeunesse d'aujourd'hui en Californie ? Comment est-elle comprise par une génération pour laquelle la guerre du Vietnam fait déjà partie de l'histoire et dont le souci principal est la recherche d'un métier lucratif et le culte de la santé ? Comment communiquer notre expérience à des étudiants de vingt ans grandis dans la lumière californienne ? C'est à cela que je devais me préparer ayant été invitée à Scripps College, une des six institutions de l'université de Claremont, près de Los Angeles, pour y parler de la Résistance et de la déportation.

J'éprouvais beaucoup d'appréhension à l'idée de devoir plonger dans ce passé pour le formuler avec précision et le rendre intelligible. Cependant, aussitôt après mon retour du camp, j'avais écrit sur le vif un bref récit. Lors d'un précédent voyage aux U.S.A., je l'avais montré à notre amie américaine, Caroline Ferriday, qui m'avait alors vivement engagée à partager ce témoignage. Le relisant, je constatai qu'avec le recul, ce que je souhaitais faire comprendre devait être dit autrement. Et je commençai à tout réécrire.

Le programme prévu à Scripps College comportait deux sortes d'interventions : d'une part une série de séminaires dans un cours de civilisation française contemporaine, d'autre part une conférence publique, en anglais. Pour les premiers, outre l'avantage de parler dans ma langue, je m'adresserais à un public partiellement préparé par des études de français et d'histoire. En principe, ces "séminaires" se déroulent sous forme de dialogue. Je m'attendais donc à des échanges spontanés, le texte préparé étant destiné à la conférence publique.

Le jour venu, j'arrivai devant une classe au complet. Après les présentations d'usage, le chef de section rappelle aux étudiants qu'ils peuvent me poser des questions et discuter librement avec moi. Il m'invite donc à ouvrir le feu par quelques minutes d'introduction. Dès l'abord, je m'efforce de les faire entrer de plain-pied dans l'époque en soulignant que c'est à leur âge que j'avais vécu les événements dont nous allions parler et que cette histoire leur était contemporaine. Une amie professeur, de la génération de nos enfants, à qui j'avais fait part de mon désarroi avant le départ, m'avait dit avec force : "Il faut qu'ils le sachent, il faut qu'ils comprennent que ce n'est pas n'importe quelle conférence entre toutes celles qu'ils entendent à longueur d'année." Suivant son conseil, je leur confie la difficulté que j'éprouve à faire revivre cette période pour eux, puis j'évoque le début de la guerre dans le contexte de mes souvenirs de jeunesse. Très vite il devient évident qu'il n'y aura pas d'interruption. Cinquante paires d'yeux sont rivées sur moi. Chacun suspend son souffle. Le seul bruit, de temps à autre, est celui du frottement des pages de notes tournées à la hâte ou le déclic des cassettes d'enregistrement.

Après avoir parlé des circonstances dans lesquelles je suis entrée dans la Résistance, j'essaie de montrer l'esprit qui nous animait, la mystique de notre engagement. Toute l'heure et demie qui m'était impartie se passe ainsi. Et c'est à la fin que les questions fusent. Mais nous sommes invités à libérer la salle pour le cours suivant. Nous allons dans un petit café d'étudiants où le dialogue se poursuit pendant plus d'une heure.

L'avidité de connaissances et la réceptivité de ces étudiantes m'encouragent constamment. Plusieurs d'entre elles me répètent : "Nous n'avons jamais rien vécu de semblable, mais en vous écoutant

tout à l'heure, nous avions l'impression d'être là-bas en France, en 1940." Elles me posent des questions plus personnelles sur les rapports avec notre entourage, sur mes réactions au moment de l'arrestation, etc... Nous devons nous retrouver pour une autre session le lendemain.

Lors de cette seconde rencontre je retrouve des visages familiers et bon nombre d'amis amenés par les uns et les autres. Je sais maintenant que je dois évoquer le plus difficile : l'arrestation, les interrogatoires, les mois secrets à Fresnes, enfin la déportation. Au bout de quatre-vingt-dix minutes, je me rends compte que je n'ai pas encore réussi à parler de Ravensbrück. Soutenu par l'extrême attention de mon public, je m'y résous enfin et tente de faire concevoir les conditions d'existence et les mécanismes de l'organisation concentrationnaire. Près de deux heures passent et je suis en plein cœur du sujet. Nous avons perdu la notion du temps. Les cours qui devaient avoir lieu dans cette salle avaient été annulés spontanément et beaucoup de leurs étudiants s'étaient ajoutés à mon groupe initial. Les rendez-vous prévus pour moi avec l'administration sont remis et l'après-midi se termine à nouveau par des échanges. Un tel accueil me portait. Il me semblait que ce que nous avions vécu devenait accessible. Le mur de l'incommunicable s'était abattu. Le temps était aboli.

Le lendemain, plusieurs professeurs me dirent qu'ils n'avaient pu reprendre le fil habituel de leur programme et avaient consacré leur cours à discuter de ce dont j'avais parlé. Je commençais à recevoir des lettres de remerciements, individuelles ou collectives. Je citerai l'une d'entre elles :

Chère Madame Pery,

Nous tenons à vous remercier du fond du cœur pour tout ce que vous nous avez donné. Nous comprenons à quel point il était pour vous difficile de parler des terribles épreuves de votre jeunesse. Mais vous ne l'avez pas fait en vain : pour nous, jeunes Américains, qui n'avons connu ni la guerre, ni l'occupation ennemie, il était mille fois plus réel, mille fois plus émouvant d'écouter votre témoignage que de lire tous nos livres d'histoire. Votre voix est comme une musique, elle nous a touchés au plus profond et nous ne l'oublierons jamais. We love you.

Cette carte était signée par une vingtaine d'étudiantes, chacune ayant ajouté un mot personnel. Comme je venais quotidiennement sur le campus, j'avais maintes occasions de les rencontrer. Elles m'amenaient leurs amis et le dialogue se poursuivait. Un des points qui semblait les avoir particulièrement frappés était la notion d'honneur, qui n'avait été jusque-là qu'un concept abstrait. Elles en découvraient la réalité.

Familiarisée maintenant avec le monde des étudiants, il me restait cependant à affronter le public plus divers et plus vaste que devait toucher en principe mon intervention en anglais annoncée dans la presse et la radio. Avec une publicité semblable et malgré leur célébrité, Nathalie Sarraute avait eu dix-huit auditeurs, Michel Foucault vingt-cinq, en plein centre de Los Angeles. Dans cette ville universitaire de Claremont, située à une heure de la métropole californienne, parlerais-je devant une salle pratiquement vide ? Qui viendrait ? On pouvait s'attendre à la présence des étudiants anglophones, sensibilisés par ceux de leurs camarades qui m'avaient entendue en français ainsi que de quelques professeurs d'histoire contemporaine

et de sciences politiques. Le Consulat de France s'était excusé, tout le monde étant en vacances. A la difficulté du sujet s'ajoutait l'inquiétude devant l'inconnu du public.

L'exercice allait commencer par un dîner officiel donné en mon honneur par la doyenne, avec des membres du corps professoral et quelques personnalités intéressées dans le fonctionnement de l'université. Dès le début, je suis interpellée sur les orientations politiques de la Résistance et engagée dans une ardente discussion. Mon voisin, chef de la section des relations internationales révèle une connaissance approfondie de l'époque et un jugement clairvoyant dénué de parti pris. Il me raconte sa découverte d'un camp sur la route de l'armée américaine et son étonnement en y trouvant nombre de déportés résistants. Il m'appuie dans le débat animé qui s'engage, à propos de Jean Moulin, avec son vis-à-vis, jeune historien spécialisé dans l'histoire des idées contemporaines. Je mesure plus encore l'urgence du travail que prépare Daniel Cordier sur le fondateur du C.N.R. ainsi que l'importance de l'ouvrage sur l'existence des chambres à gaz. Notre discussion provoque l'intérêt le plus vif de part et d'autre et ne prend fin qu'au moment où s'ouvrent les portes de la salle de conférence.

A ma surprise, je découvre les projecteurs de la télévision et une salle comble. Le public déborde dans une pièce adjacente. Des étudiants sont assis par terre en avant des sièges. J'attends près d'eux pendant qu'on me présente et, déjà, des applaudissements éclatent pendant que je rejoins le podium. Dès les premiers mots, le courant s'établit. Le silence est total. Les visages levés vers moi sont empreints de gravité et d'émotion. J'ai voulu tenter d'exprimer l'indécible, de témoigner pour tous ceux d'entre nous qui ne sont pas revenus et je vois que l'indécible devient tangible, que le témoignage est reçu. Je vais ainsi jusqu'au bout. Quand je me tais, le public se lève d'un seul mouvement. C'est la *standing ovation* (ovation debout) à la mode américaine.

Puis le dialogue s'engage. Il allait se prolonger plus d'une heure avec des questions au plus vif : "N'avions-nous pas de désir de vengeance ?" "Qu'est-ce qui nous avait aidées à tenir ?" "Qu'en était-il de la foi ?" "Avais-je connu Mère Marie ?" (Oui, et je pus l'évoquer depuis notre première rencontre à Romainville jusqu'à sa mort le vendredi saint.) "Est-ce que cela pouvait recommencer ?" "Que faire pour l'éviter ?" "Comment s'était passé le retour ?" "La vie après". Et cela continuait. Il était plus de dix heures du soir et la conférence avait commencé

deux heures avant. Après une question sur Barbie, la doyenne vint vers moi en annonçant que l'université me décernait la médaille créée en mémoire de sa fondatrice Ellen Browning Scripps pour honorer les femmes qui se sont distinguées par leur esprit d'indépendance, d'initiative et leur sens des responsabilités. C'était la quatrième fois que cette médaille était offerte depuis la fondation de l'institution en 1926. Elle représente la Semeuse et porte la devise "Incipit Vita Nova".

Je quittai le podium et fus aussitôt entourée par tous ceux qui voulaient m'exprimer individuellement leur sympathie. Chaque génération était représentée, depuis le vieil émigré russe qui avait connu Mère Marie à Paris avant la guerre jusqu'aux plus jeunes des étudiants. Des Américains de tous âges étaient venus des environs et même de bien plus loin, de la vallée de San Fernando à deux heures et demie de voiture, de Santa Monica, de Long Beach, à une heure et demie de route.

A la fin, je vis soudain la jeune lectrice d'allemand que j'avais eu l'occasion de rencontrer sur ce beau campus, foisonnant de camélias et de lauriers-roses. Toujours gaie, insouciante, elle ne manquait jamais de me faire un signe d'amitié en passant. Et je me demandais ce qui se passerait pour elle quand elle saurait. Maintenant elle se tenait devant moi, murmurant d'une voix à peine audible : "Notre génération n'a pas connu tout cela... Mais de savoir ce que les autres ont fait..." Elle éclata en larmes sur mon épaule. Je pensais à l'inscription du monument aux déportés dans l'île de la Cité : "Pardonne, n'oublie pas." Ce fut un moment poignant.

Il y en eut un autre le lendemain quand, passant devant le bureau du président, son assistante, une jeune femme noire, en sortait. Elle vint à moi, chaleureuse, me remerciant. Tout à coup, elle eut une expression d'émotion intense : "Ce que vous avez dit m'a rappelé notre condition autrefois... Vous savez... Nous étions des esclaves." Elle retenait ses larmes. "Nous chantions nous aussi. Il était défendu de communiquer, mais nous réussissions à passer des messages de cette manière... comme vous." Cette évocation, en quelques mots, avait tant de force qu'elle m'a rendu la misère de l'esclavage plus proche que tous les livres et discours. C'est cette jeune femme même qui, avec la présidente de l'Association des Anciennes Elèves, avait pris l'initiative de me faire attribuer la médaille de l'université.

Pendant les quelques jours que j'allais encore passer dans la région, j'eus l'occasion de recevoir de nombreux autres témoignages. Au théâtre, au concert, dans la rue, dans les magasins, des gens qui m'avaient entendue m'abordaient. Des lettres continuaient de m'arriver. Une journaliste me demanda une interview pour le *Daily Report*, un des quotidiens de la Californie du Sud. On m'invita à donner une autre conférence avant mon départ de Claremont devant une association consacrée à l'étude du rôle des femmes dans l'histoire. Je terminai mon séjour en Californie par une dernière intervention à l'Institut d'Etudes Internationales de Monterey, qui s'était associé avec l'Alliance Française de la région pour me faire venir. Partout, je retrouvai le même accueil, la même ouverture, fil d'Ariane qui me permettait de joindre chacun au profond de l'être et de ressusciter la mémoire.

Jacqueline Pery d'Alincourt



J. Pery recevant la médaille de Scripps College.

Voyage en Afghanistan

Le Dr François Liard, fils de notre camarade le Dr Liard-Le Porz (Loulou), est un de ces médecins dévoués qui s'en vont pendant plusieurs mois soigner les blessés et les malades dans les pays dévastés par la guerre et ses conséquences : l'exode et la famine. Ayant pu obtenir un congé de trois mois, il est parti le 1^{er} septembre 1984, à la requête du Dr Beasse, de Médecins du monde, pour l'Afghanistan, accompagné d'un dentiste et de deux infirmières. Il a raconté son expérience dans un récit dont nous sommes heureux de publier ci-après l'essentiel.

Il existe entre la France et l'Afghanistan une profonde et ancienne sympathie qui s'est exprimée, entre autres, par la coopération médicale. Depuis longtemps, la faculté de médecine de Kaboul était peuplée de coopérants français enseignant l'art de guérir selon un cursus de sept ans, inspiré de l'organisation française des études médicales. Ce type de coopération n'a pas survécu à l'invasion soviétique du 27 décembre 1979. Déjà, dans ce pays sous-développé, seules les grandes villes pouvaient procurer aux Afghans des centres de soins et des praticiens de qualité. Cela est désormais interdit à la population rurale, soit 80 % d'un peuple réduit à 12 millions d'âmes par un exode tel qu'on n'en a jamais connu (5 millions d'Afghans chassés par les massacres, les bombardements et la famine organisée). Les campagnes se sont trouvées aux mains de charlatans frottés de médecine occidentale, beaucoup plus dangereux que les rebouteux ou les mollahs chargés depuis toujours de dispenser les bienfaits de la médecine traditionnelle.

Vaste plateau montagneux d'une surface supérieure à celle de la France, l'Afghanistan est situé aux mêmes latitudes que la Tunisie. Les frontières, mouvantes au gré des conquérants et des remous de l'histoire, s'étaient stabilisées à la fin du "Grand Jeu" qui avait opposé la Russie et l'Empire britannique depuis le début du siècle dernier jusqu'à la fin de l'Empire des Indes. L'Afghanistan est donc en contact au nord avec les républiques musulmanes d'U.R.S.S., à l'est avec la Chine et le Pakistan, au sud avec le Bélochistan pakistanais, enfin à l'ouest avec l'Iran. Nulle ouverture maritime par conséquent et une altitude moyenne de 1 500 mètres qui donne à ce pays un climat tempéré continental très sec avec quelques nuances locales : désert au sud et plaine subtropicale au nord-est.

La population est répartie en plusieurs ethnies qui chacune revendiquent hautement leur originalité et que des généalogies plus ou moins mythiques parent du prestige des conquérants antiques :

— les Pashtouns, de langue indo-européenne et organisés sur un mode tribal, rassemblent à peu près la moitié de la population. Physiquement, ils sont très proches des populations de l'Europe latine ;

— les Tadjiks, représentant la plus importante minorité, sont des Iraniens de l'Est, parlant le Dari, principale langue officielle qui n'est autre que du persan classique ;

— les Khirgizes et les Ouzbeks, d'origine turco-mongole ;

— les Nouristanis, aux yeux clairs, indo-européens, demeurés longtemps isolés dans leurs hautes vallées et restés païens "Kafir" jusqu'en 1890.

Tous sont musulmans sunnites. S'en différencient les Hazaras, d'origine mongole, qui parlent le Dari mais confessent l'Islam chiite. Les unissent leur langue, leur religion et surtout un mode de vie multiséculaire, modelé par la géographie et l'écologie, que l'irruption de l'Occident, puis de l'U.R.S.S., n'a pas encore ébranlé et que les populations agricoles et urbaines entendent préserver les armes à la main.

Premier contact

Partis le 1^{er} septembre de Roissy, nous étions le lendemain au Pakistan, à Peshawar ; dans la touffeur d'un automne tropical, où nous accueillit le Dr Bernard Kouchner, fondateur de Médecins sans frontières et de Médecins du monde, de retour d'Afghanistan. Jadis dernière garnison britannique avant la frontière de l'Empire, Peshawar est aujourd'hui surpeuplée de 500 000 réfugiés afghans attirés par la proximité de leur pays, la communauté de langue (pashtoune) et l'infrastructure qui a permis l'établissement des quartiers généraux des principaux partis de la résistance.

Nous étions arrivés avec les malles de matériel du dentiste. Il nous restait à compléter le bagage proprement médical nécessaire. Nous avons bénéficié à cet égard :

1^o de la dotation financière que nous avait confiée M.D.M. avant notre départ, afin d'acheter au bazar (sic) l'essentiel de notre armement médicamenteux : antibiotiques, antalgiques, anti-inflammatoires, etc., et quinine (Nivaquine),
2^o du "Swedish Committee", organisation suédoise officielle extrêmement compréhensive et efficace, qui nous fournit un complément thérapeutique et tout ce que nous souhaitions de matériel de pansements et de petite chirurgie. Nous avons été grandement aidés auprès de ce comité par deux de ses responsables : le Dr Jacques Berthier, Bordelais d'origine, et une infirmière française, Arielle Calmejane, de retour du Panjshir, dont elle rapportait un inquiétant récit ;
3^o du matériel chirurgical et des quelques médicaments personnels apportés de Paris.

Le passage de la frontière

En quelques jours à Peshawar, nous avions tout rassemblé et acheté les vêtements qui nous seraient nécessaires pour traverser la frontière pakistano-afghane et nous déplacer en Afghanistan.

Nous partions pour la province de Wardak. Un soir, nous fûmes donc convoqués au quartier général de la résistance de l'endroit. Là, en échangeant nos vêtements européens contre des tenues locales : turban, Pacol*, Patou** et cette vaste chemise tunique sur un pantalon bouffant, nous nous remîmes entre les mains des moudjahiddins — combattants de la foi — d'Amin Wardak qui devait nous convoyer jusqu'au lieu de notre mission et nous accompagner tout au long de nos tournées.

Les combattants de la foi sont tous armés, plus farouches les uns que les autres, au moins

en apparence car ils se révèlent très vite compagnons pleins d'humour, attentifs, serviables sans la moindre servilité et soucieux autant qu'il leur est possible de notre confort, le seul vrai problème étant la communication, quasi impossible en l'absence d'interprète.

Après avoir, motorisés, quitté Peshawar nuitamment, nous arrivâmes près de la frontière ayant traversé clandestinement les postes de police pakistanais qui jalonnent les itinéraires carrossables de cette zone, dite tribale, interdite aux étrangers. Certains Français de M.D.M. ou de M.S.F. ont pu, y étant arrêtés, goûter au confort des geôles locales.

Le passage de la frontière même est incertain, sans poste douanier ni ligne de démarcation. Sur le chemin, quelques dromadaires signalent des campements de nomades. Sitôt en Afghanistan, arrêt pour un repos qui nous permet de visiter le premier poste antiaérien de l'Afghanistan libre. Premier thé, premiers soins, première pipe à eau. Quelques heures plus tard, réveil nocturne pour une longue marche, à pied désormais, qui en six jours et six nuits devait nous conduire à destination par les cols et les plaines d'un pays dont la beauté somptueuse et parfois étrange récompense de bien des fatigues, bien des ampoules et bien des impatiences.

Le Wardak est situé entre Kaboul et Ghazni, à l'est du pays, au pied de l'Hindou Kouch (le Tueur d'Indien), massif montagneux alpin dont certains sommets culminent à plus de 6 000 mètres. Le plateau où nous nous arrêtons est à environ 2 000 mètres d'altitude, à 100 kilomètres de Kaboul et à 30 kilomètres de Ghazni, cinquième ville du pays, garnison soviétique importante sur la route stratégique de Kaboul à Kandahar. Le soir de notre arrivée à ce qui devait être notre base, nous fûmes accueillis par Amin Wardak, déjà connu par les reportages dont il a fait l'objet et les livres publiés sur la guerre d'Afghanistan. C'est le chef de la résistance de la province qui porte son nom.

C'est aussi le successeur d'une longue et glorieuse lignée de chefs traditionnels. Il est grand, souriant et parle un français dont l'accent doux et exotique nous est un plaisir après une semaine d'isolement ambulatoire. La réception est mieux que cordiale, à la façon de ce pays où l'hospitalité reste un devoir d'honneur. Le lendemain devait nous confronter à des problèmes sanitaires dont je n'avais pas soupçonné l'ampleur.

A pied d'œuvre

La province libre du Wardak, traditionnellement gérée par une multitude de conseils municipaux dont émanent des conseils aux compétences plus étendues échappe totalement pour l'instant à l'administration de Kaboul. C'est donc en accord avec Amin et les représentants des villages que nous avons établi un plan de tournées tous azimuts vers les endroits les plus démunis sur le plan médical. Tout y est à faire. Dans son ensemble, l'action se développe sur plusieurs points.

A) En ce qui concerne la pratique médicale et civile :

1^o Une action de vaccination systématique contre des fléaux tels que rougeole, tétanos, typhoïde, poliomérite, etc., que l'on rencontre

(*) Sorte de bérét de feutre aux bords roulés.

(**) Ample couverture multiusage : cape, coiffure, baluchon ou tapis de prière.

quotidiennement et surtout contre la tuberculose ravageuse dont on voit là-bas des maux de Pott chez des enfants ou les écroûelles chères à nos rois le lendemain de leur sacre ;

2^e Une action thérapeutique classique, poursuivie tout au long des tournées (d'une semaine environ) dont la durée est limitée par la capacité de portage des mules auxquelles nous confions les médicaments et le matériel chirurgical conditionné en cantines métalliques qui ne sont, hélas, pas "waterproof" et auxquelles arrivent des malheurs parfois dans la traversée des torrents. Le médecin suivait à pied avec une infirmière, allant de village en village. Toujours bien reçus — parfois à la mosquée, parfois dans une maison d'hôte, nous nous installions pour des consultations où les patients se pressaient par centaines :

a) Tous sont parasites, si bien qu'il faut systématiquement vermifuger.

b) Il existe une pathologie respiratoire chronique : asthme des enfants et des adultes, aiguë aux approches de l'hiver, bronchites fébriles, rhinopharyngites, angines trop rarement évocées devant le médecin et dont nous voyons les évolutions rhumatologiques et cardiaques, fréquence des rhumatismes articulaires aigus et subaigus chez les jeunes et présence de nombreux souffles ausculatoires.

c) Brucellose endémique transmise par les chèvres et les moutons de ces pasteurs.

d) Pathologie digestive, dite fonctionnelle et psychosomatique, dont le moindre fleuron n'est pas l'ulcère gastro-duodénal. S'y ajoutent les gastrites, très fréquentes et toutes les manifestations coliques de diarrhées infectieuses ou parasitaires (ambianches moins fréquentes vers la saison froide) ou de constipations. Fréquence des hépatites transmises par les eaux de boisson, dont ont souffert plus d'une infirmière et plus d'un médecin en mission là-bas.

e) Hypothyroïdie et goûtres fréquents dans ce pays éloigné de toute source d'iode.

f) Arthroses et arthrites, parfois suppurées auxquelles ne sont pas toujours étrangères les pratiques de certains thérapeutes locaux (pointes de feu, infiltrations).

g) Nombreuses lésions dermatologiques de tous ordres, favorisées par une hygiène pudique à l'excès et par le manque de combustible pour chauffer une eau qui gèle à partir du 15 octobre. Parfois lésions épithéliomateuses dues à la luminosité intense.

h) Peu de rachitisme malgré une sous-alimentation chronique depuis que les occupants utilisent la famine pour réduire un peuple qui s'obstine à résister au sens de l'histoire.

i) Enfin extrêmement peu de pathologie vasculaire (hormis veineuse : varices et hémorroïdes) ou cardiaque, qui demeure le privilège des pays suralimentés.

j) Il faut faire ici un paragraphe spécial pour les femmes, dont un médecin masculin ne peut approcher sous peine de heurter gravement les usages et la bienséance. Les infirmières sont donc les seules à s'occuper des problèmes gynécologiques multiples : de la stérilité de l'épouse dont le mari était absent depuis plusieurs années à l'accouchement auquel on les convie vers le troisième ou quatrième jour alors que les matrones locales ont fini par avouer leur incomptence.

B) Le rôle du dentiste a été de faire une concurrence assez déloyale aux barbiers locaux puisque, lui, pouvait arracher des dents sous

anesthésie. Heureusement les Afghans ont une bonne denture, due à la rareté du sucre.

C) Une action chirurgicale ébauchée, par pénurie de chirurgiens car ne manquent ni les locaux, rustiques mais suffisants, ni le matériel. Nous avons eu affaire à une traumatologie quotidienne : entorses, fractures, parfois présentées trop tardivement. Hernies diverses, prostate chez le vieillard, qui pourraient offrir à un chirurgien la satisfaction de sauver des vies.

D) Parlons aussi d'une action sanitaire élémentaire, inséparable de l'action médicale proprement dite, qui est effectuée par la *Gilde européenne du Raid*, assurant des convois alimentaires de riz ou de blé vers ce pays où les occupants soviétiques détruisent systématiquement les canaux ou brûlent les récoltes.

E) Je crois enfin qu'il est difficile de passer sous silence ce que nous avons connu de la pratique médicale dans un pays en guerre.

Les blessures de guerre

Doit-on faire entrer dans ce cadre la mort d'un enfant de 11 ans coupable d'avoir joué avec une mine "antipersonnel" larguée par des avions anonymes qui tuent des anonymes ?

L'enfant est mort d'hémorragie, le ventre ouvert, les jambes déchirées.

En ce qui concerne les combattants, j'ai pu constater le peu de fréquence des blessures et leur légèreté. Eclats de mines, parfois plaies par balles. Une seule fois une plaie lombo-abdominale avec fistule colique qui s'est fermée spontanément sous antibiotique avec drainage par des poches de colostomie que nous avions trouvées sur place et dont l'utilité nous avait d'abord paru douteuse.

Il est hors de doute, néanmoins, que les combattants, extrêmement agressifs, sont prêts à mourir pour l'honneur d'être martyr (*shadid*) d'une cause dont le garant est la foi. En témoignent les morts dont on voit de loin les tombeaux, ornés de drapeaux et d'oriflammes aux broderies domestiques.

En conclusion

D'une façon générale, les conditions d'exercice sont dures, les tournées toutes faites à pied, ou à cheval, ou en moto pour certaines urgences, mais les aléas du terrain rendent ces transports incertains.

Le pays est pauvre et, malgré leur hospitalité proverbiale, les Afghans n'ont souvent pas grand chose à offrir. Si parfois ils ont pu nous faire honneur en se ruinant pour une semaine, il nous est arrivé aussi de nous contenter de pain sans levain trempé dans du thé et d'un demi-œuf frit.

Les consultations se passent toujours en présence de curieux et par le truchement d'interprètes afghans parlant l'anglais, dont certains manifestent un réel intérêt pour les soins que l'on est amené à leur confier. Ceci permet d'espérer la constitution d'un corps d'infirmiers capables d'assurer une prophylaxie de base et des soins minimum en l'absence de médecin.

C'est en évoquant ces tournées que l'on peut souligner le paradoxe d'une occupation dont on ne voit pas les occupants, sauf en avion ou en hélicoptères, ces derniers terrifiants pour les populations civiles, les moujahiddins et, disons-le, pour les médecins. En temps normal, les Russes — fort peu motivés par une guerre dont, malgré l'endoctrinement, ils ne perçoivent ni le but ni la conduite — ne sortent pas de leurs

postes fortifiés. Nous avons pu — sans être identifiés — nous avancer jusqu'à 3 kilomètres de Chazni, à 500 mètres de deux postes soviétiques, pour aller voir un convoi de camions russes égaré que les Afghans n'avaient pas été longs à assailler et à détruire. Les Russes répondent par divers types de représailles :

— au minimum, on brûle les récoltes, les réserves de combustible vitales dans un pays à l'hiver particulièrement rigoureux ;

— le degré suivant est le bombardement des villages, qui fait en général peu de victimes ;

— à l'extrême peuvent se produire des massacres du genre d'Oradour, que seuls la distance et le manque d'informations permettent à l'Occident d'ignorer. Il y a des exemples d'assassinats collectifs dignes des pires inspirations nazies, tels le massacre de Raudza dans la province de Ghazni ou celui de paysans de la province de Logar brûlés vifs dans les canalisations souterraines où ils avaient trouvé refuge.

Au total, l'Afghanistan est un pays d'une richesse humaine extraordinaire, dont les paysages grandioses, le sourire des enfants et la dignité princière des vieillards récompensent largement d'un effort et réconforment souvent lorsque le spectacle de certaines horreurs est presque insoutenable.

Nous sommes rentrés fin novembre, aux premières neiges et, en une nuit, sommes passés de l'hiver afghan à l'exubérance tropicale du Pakistan.

Dr François Liard

P.S. : Le Dr Liard est reparti pour l'Afghanistan à l'automne dernier.



Ci-dessus, notre présidente remet à notre amie Yvonne Le Four les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur, distinction que nous avons annoncée dans notre dernier bulletin.

Après une émouvante évocation de la vie de résistante d'Yvonne Le Four au sein du réseau Hercule-Buckmaster, de son arrestation par la Gestapo en août 1943, de son internement dans les prisons de Fresnes et Angers, le camp de Compiègne et sa déportation à Ravensbrück et à Holleischen, Geneviève a souligné l'amitié et l'entraide qui nous unissaient dans les camps et que nous nous efforçons de maintenir.

On tirera les Rois...

Au foyer de l'A.D.I.R., 241, bd Saint-Germain le dimanche 12 janvier 1986. Nous espérons que vous y viendrez nombreuses.

IN MEMORIAM

Adèle Hyvrard



Adèle Hyvrard, notre chère maman Hyvrard nous a quittées à l'âge de 94 ans.

Née le 18 juin 1890, elle a passé sa vie entière dans cette belle région de la Combe de Savoie. En 1914, elle a 24 ans et s'est fiancée à un garçon du village voisin. Pour

lui, c'est la mobilisation, pour elle l'attente. Blessé en 1917, il revient pour douze jours de permission, c'est le mariage, et la remontée sur le front, et l'enfer de Verdun.

Il a fallu travailler dur à la ferme et au moulin, mais c'est surtout M. Hyvrard qui restera marqué par cette terrible épreuve. Il en parlera souvent à ses deux enfants, Marcelle, dite Nenette, et Pierre.

En 1918, on reprend courageusement et ensemble le travail au moulin blotti dans le bois des Rigauds, au pied de la colline.

Hélas ! une nouvelle guerre éclate. Mobilisé en 1939, très éprouvé, M. Hyvrard meurt subitement trois mois après sa mobilisation.

Il a bien fallu que notre camarade prenne en main le moulin et la ferme, et sa fille va l'aider. Pierre s'est engagé à 18 ans dans la Marine, mais, se trouvant en congé maladie au moment du sabordement de la flotte à Toulon, décide de poursuivre le combat, se cache et fait la rencontre du maquis.

C'est lui qui amène maquisards et résistants, et notamment le groupe FTPF 92 10 à la maison où sa mère et sa sœur vont soigner, garder, nourrir ces volontaires jusqu'à leur dispersion dans la nature. On cache des conserves et des armes, on apprend le maniement aux recrues, les chefs se réunissent au moulin. Nenette dira que cette jeunesse un peu inconsciente laissera traîner qui une grenade, qui des armes, qu'il faudra s'empêtrer de camoufler.

Sur la quantité de jeunes gens qui ont été ainsi accueillis, 18 ne verront pas la Libération, et notre vieille amie d'ajouter : "S'il y avait une autre guerre, on ne sait pas ce que ce serait."

Le 28 juin 1944, sur dénonciation, le moulin est cerné par une bonne cinquantaine de soldats qui espèrent surprendre ce maquis. Ils trouvent devant eux trois femmes : la grand-mère, Adèle et Nenette, ainsi qu'un ouvrier italien qui n'est au courant de rien et qui sera cependant fusillé (Pierre était heureusement absent).

La nuit de l'arrestation, Nenette était cachée sous une tente, dans la colline. Effrayée par les bruits de bottes et les coups de fusil, elle essaie de fuir, mais il a plu, elle glisse, fait du bruit et est repérée (un blessé caché dans le même coin leur a échappé).

Battues brutalement (la grand-mère giflée, mais ensuite recueillie par des cousins) nos deux amies arrivent dans un triste état à la caserne Curiel à Chambéry, où Adèle restera 15 jours au lit avec une forte fièvre.

Lors de l'arrestation, les soldats allemands ont tout fouillé, tout pris, poules, moutons, vaches, vidé le saloir et emporté les sacs de

grains, et le mobilier a été brûlé. C'est en compagnie de leurs deux vaches mortes que nos deux amies feront le voyage jusqu'à Chambéry.

Un soir, sous les murs de la caserne, Mme Hyvrard reconnaît la voix de son fils disant : "Elles n'ont pas fini de souffrir." Il cherchait avec un ami le moyen de faire évader les deux femmes. C'est donc avec l'espérance de retrouver Pierre au retour que vivent la mère et la sœur. Hélas ! elles ne le retrouveront pas. Il sera fusillé lors d'une reconnaissance dans la région de La Rochette le 26 août 1944.

La route de la déportation va passer par Romainville, Neu Bremm, Sarrebrück, Ravensbrück, pour aboutir à Siemenstadt Gartenfeld où elles arrivent le 25 août 1944. Tout au long de ce périple, la dignité, le courage, la bonne humeur n'ont jamais fait défaut à notre amie, qui reste un exemple pour toutes ses camarades de commando.

Que ce soit dans le bombardement d'avril 1945 sur la fameuse route de la mort, au travail à l'usine ou au block où elle est enfin autorisée à rester, toujours notre amie jouera le rôle de mère aimante et réconfortante auprès de ses jeunes compagnes. Un léger fléchissement bien compréhensible lorsque Nenette part en transport pour Spandau ; cette séparation durera à peine trois jours et sera vite oubliée.

La route vers la liberté sera longue. Les gardiens abandonnent le troupeau qui se met en route. C'est la fameuse "marche de la mort", si longue et si douloureuse qu'on n'en sait plus les jours. Mme Hyvrard, à bout de forces, ne pouvant plus marcher, s'arrêtera dans une ferme où les Russes la récupéreront pour la confier aux Alliés.

Et c'est le retour.

Depuis, on a reconstruit la ferme dans la plaine. Nenette s'est mariée, a eu trois enfants et quatre petits-enfants et notre amie Adèle a occupé son "pavillon" bien aménagé à 30 mètres de la maison. C'est là qu'elle recevait ses amis et ses enfants, et qu'elle fabriquait de ses doigts agiles des dessus de lit au crochet pour chacun.

C'était un bonheur de la rencontrer, sa mémoire prodigieuse, sa bonne humeur sans faille, et, malgré quelques ennuis de santé, sa résistance était intacte, comme dans les années difficiles.

Ses vingt camarades de Gartenfeld, venus de tous les coins de France pour fêter ses 90 ans, partagent aujourd'hui la peine de sa fille Nenette, de sa famille, de ses amies de la section A.D.I.R. de Savoie.

Chère maman Hyvrard, nous ne vous oublierons pas.

Ninette Streisguth

Le passage des ambassadeurs

Ainsi nommé parce que nombre de personnalités importantes, civiles et militaires, l'employèrent de 1943 à la Libération, il assura l'essentiel des liaisons entre les bases françaises des Mouvements Unis de la Résistance (MUR) et leur délégation permanente à Genève, dirigée par le général Davet. Il était situé aux environs d'Annemasse, tout près de la douane de Moillesuallaz où le capitaine L. Mas était contrôleur, ce qui lui permettait d'agir avec l'aide du NAP (Noyautage des Administrations publiques)... et de notre camarade Irène Gubier.

A 300 mètres de la douane, en amont de la rivière frontière, lit-on dans *Le Courier de Genève*, elle habitait une vieille maison où l'on utilisait, en son temps, le courant d'un bief du Foron, aujourd'hui asséché. Celui-ci, français sur toute sa longueur, courait successivement sous une chambre à lessive, sous un débarras et sous la bâtie ; de sorte que le mur continu, côté ouest, de ces constructions empiétait légèrement sur la frontière suisse. Un ordre de Berne avait interdit de disposer des barbelés le long de ce mur. Ainsi, il suffisait de le traverser par une porte ou une des fenêtres qui le perçaient, avec, bien entendu, l'aide de Mlle Gubier, et l'on avait franchi le fameux passage.

Bouboule

Lorsqu'il était emprunté par des personnalités importantes, la sécurité des alentours était discrètement assurée par les douaniers du NAP. En outre, Mlle Gubier pouvait compter sur la vigilance de son admirable chienne Bouboule. De race berger alsacien, sa silhouette ressemblait à celle du berger allemand, mais le museau était plus court et la robe brun foncé sur fond de poils clairs. Ses yeux la caractérisaient ; marron, ils étaient pailletés d'or, signe d'intelligence selon les éleveurs, ce que Bouboule allait prouver. Lorsqu'elle signalait un danger à sa maîtresse,

elle n'aboyait pas mais elle grognait. Ce qu'elle ne fit jamais à l'encontre des douaniers ou gendarmes français ou de leurs homologues suisses. Par contre, les gens traqués, surtout des juifs abandonnés par des passeurs malhonnêtes sur le premier bras du Foron, étaient recueillis par Bouboule. Après les avoir observés, elle les conduisait à sa maîtresse.

Devant le regard implorant de l'animal, à l'image de celui des fuyards, Mlle Gubier ne pouvait résister, elle faisait confiance au jugement de sa chienne, confiance parfaitement justifiée car, une fois, la police allemande lui dépecha deux provocateurs qui déclenchèrent immédiatement la grogne hargneuse de Bouboule, accueillie qu'elle réservait à tout soldat ou douanier allemand ou italien se dirigeant vers sa maison. Les Allemands comprirent finalement ce système d'alarme. Ils prétextèrent que leurs chiens, malgré leur bonne éducation raciste, étaient troublés par les périodes de rut de Bouboule et exigèrent son départ. Elle fut donc mise en pension chez des connaissances.

Arrêtée et déportée

Dès lors, les choses allèrent mal pour Mlle Gubier. Le 20 janvier 1944, elle fut arrêtée par la Gestapo et incarcérée à l'hôtel Pax à Annemasse, puis à Annecy, à l'école prison Saint-François et ensuite successivement à Montluc-Lyon et à Romainville pour finalement aboutir au camp de Ravensbrück et au kommando Choemfeld de Buchenwald. Caractère bien trempé, elle s'accrocha à la vie et incita ses compagnes à la même ténacité. Enfin la Libération vint... Ayant perdu plus de la moitié de son poids, Irène Gubier ne pesait plus que 33 kilos.

Présentement, elle achève sa généreuse existence en haut d'un immeuble moderne, à quelques pas de sa vieille demeure. De son

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 1^{er} mars 1986

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 1^{er} mars à 15 heures : réunion de l'assemblée générale.

En raison de la rencontre interrégionale des 27 et 28 septembre 1986, c'est une assemblée générale ordinaire qui nous réunira cette année, le 1^{er} mars, suivie d'un dîner à 19 h 45 au restaurant de l'Hôtel Lutetia, après la traditionnelle cérémonie à l'Arc de Triomphe, à 18 h 30. Rassemblement av. des Champs-Élysées à 18 h 15.

Il est recommandé de s'inscrire au plus tôt.

Notre prochain bulletin contiendra tous les détails nécessaires.

belvédère, elle regarde les enfants jouer au travers du Foron, librement, un peu grâce à elle et aussi à Bouboule. Ce brave animal supporta mal la séparation d'avec son amie et mourut. Pour bien des chiens, il doit certainement y avoir un coin de paradis.

(Publié avec l'autorisation de Jean-François Pierrier et du Courrier de Genève auxquels nous adressons nos remerciements.)

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Benedict Best, petite-fille de notre camarade Colette Desbrosses, de Paray-le-Monial, le 21 octobre 1985.

MARIAGE

Pascale Peghaire, petite-fille de notre camarade Alice Peghaire, de Saint-Flour, a épousé Bernard Théron le 3 août 1985.

DÉCÈS

Notre camarade Marguerite Bonamy, de Palaiseau, est décédée. Octobre 1985.

Notre camarade Odile Engel, de Rueil-Malmaison, est décédée. Octobre 1985.

Notre camarade Jacqueline Hugret-Pratt est décédée le 1^{er} novembre 1985.

Notre camarade Eugénie Godlewska, de Grasse, est décédée. Septembre 1985.

Notre camarade Jeannette Mizermont est décédée.

Notre camarade Cathy Morin, de Lyon, est décédée le 1^{er} novembre 1985.

Notre camarade Sœur Marie-Grégoire (née Marie-Thérèse Herr) est décédée le 13 octobre 1985.

Notre camarade Marie-Louise Thoraux, de Montbazon, est décédée. Septembre 1985.

Notre camarade Marcelle Douard, de Paris est décédée. Mai 1985.

Rencontre interrégionale

Vous trouverez dans notre prochain bulletin le schéma de cette rencontre, fixée aux 27 et 28 septembre 1986 et minutieusement préparée par Jacqueline Fleury. Elle aura lieu à Besançon, siège du Musée national de la Résistance et de la Déportation.

ELECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Mmes Denise Côme, Yvette Farnoux, Jacqueline Rameil, Germaine de Renty, Françoise Robin, Germaine Tillion.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant

l'assemblée générale de leur cotisation 1986 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R. CCP. Paris 5.266-06 D.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

Nous les remercions également de bien vouloir se munir, du pouvoir dûment rempli et signé qu'elles trouveront inclus dans le prochain n° de *Voix et Visages*, afin qu'on puisse leur remettre le bulletin de vote correspondant et faciliter ainsi leur entrée dans la salle de réunion.

Un appel

Ayant reçu mandat du général Chevalier de Lauzières, président de l'Association des Croix de Guerre et de la Valeur militaire, je fais appel à toutes nos camarades pour qu'elle puisse reprendre vie dans une ambiance active et amicale. Chargée de cette responsabilité, je m'y emploierai de mon mieux avec vous tous. Vos suggestions seront les bienvenues.

N'oublions pas que depuis soixante-dix ans nous sommes une grande famille de "décorés porteurs d'un message".

En espérant recevoir beaucoup de réponses, de vous, je vous communique mon adresse :

Madame Simone Bernardeau
75, boulevard de Grenelle
75015 Paris.

“Faurisson” U.S.A. suite et fin

Sous ce titre, dans le numéro 177 de *Voix et Visages* nous avions signalé qu'un organisme américain, l'*Institute for Historical Review* avait promis une récompense de 50 000 dollars à qui démontrerait avec preuves à l'appui que des juifs avaient bien été gazés à Auschwitz. Un survivant de l'holocauste, devenu citoyen américain, M. Mermelstein avait relevé le défi. Son père, sa mère, son frère et ses deux sœurs avaient été gazés à Auschwitz-Birkenau le 22 mai 1944. Il présenta 13 témoins du génocide, plus une boîte de Zyklon B, des cheveux et des cendres de personnes gazées.

L'*Institute for Historical Review* ayant méprisé ces témoignages, M. Mermelstein porta l'affaire devant les tribunaux. Le 22 juillet dernier, la Cour supérieure de Los Angeles a condamné l'*Institute for Historical Review* et deux autres organismes alliés de même acabit : le *Liberty Lobby* et la *Legion for Survival Freedom*, à verser à M. Mermelstein 90 000 dollars. Elle prévoit en outre que les organisations condamnées écrivent une lettre d'excuse au défendeur.

(Tiré du *Bulletin des Anciens d'Auschwitz*)

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GRI GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6



Voici la plaque posée à Saint-Malo le 18 juin dernier au cours d'une cérémonie d'anniversaire où notre camarade Jany Silvère a récité un poème écrit par Micheline Maurel à Ravensbrück en 1943. Les quatre premiers vers de ce poème sont gravés sur la plaque.